

Citation style

Le Marcis, Frédéric: Rezension über: Robert J. Thornton, *Unimagined Community. Sex, Networks, and AIDS in Uganda and South Africa*, Berkeley: University of California Press, 2008, in: *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (bis 2014), 2009, 4 - Afrique, S. 972-974, DOI: 10.15463/rec.1189725017, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

politique des craintes suscitées par les discours de sorcellerie, tout en lui reconnaissant une nouvelle légitimation, entre répression et tolérance, scepticisme et attraction.

Le contexte colonial avait également été interrogé par Edward Evans-Pritchard, dont la contribution demeure capitale en ce qui concerne la distinction entre *witchcraft* et *sorcery*, sorcellerie et magie noire, capacité occulte et habileté pratique, opérée avec un respect nouveau de la culture étudiée et de ses catégories, qui, seules, rendent compréhensibles les comportements des indigènes. Dans ses travaux sur les Azande, E. Evans-Pritchard met en avant une certaine banalisation et normalisation de la sorcellerie en tant qu'univers de sens, mais il montre aussi le rôle grandissant de la magie (*sorcery*) par rapport à la sorcellerie (*witchcraft*), conséquence directe de la colonisation et des nouvelles inquiétudes qu'elle suscite.

L'hégémonie culturelle et intellectuelle de la colonisation se prolonge bien au-delà de l'époque coloniale. Ainsi, l'État indépendant tanzanien reproduit les mesures anti-sorcellerie déjà prises par les Allemands et les Britanniques, tandis que les discours de sorcellerie continuent d'avoir cours, sur fond d'insuffisance du système de santé publique et de commerce croissant des compétences des guérisseurs rituels. Tout cela manifeste très clairement la vitalité et la capacité d'innovation d'un art de la guérison édifié autour des rapports entre les hommes et les esprits, à partir de l'idée que le mal peut naître, de manière invisible, des mauvais sentiments des personnes.

L'auteur introduit alors une question difficile à résoudre, à savoir si les accusations de sorcellerie ont augmenté ou non à la fin du XX^e siècle. La sorcellerie, au cœur de la modernité africaine, se retrouve notamment dans les recherches, à plusieurs égards novatrices, que Peter Geschiere a conduites au Cameroun. Le discours de sorcellerie change alors de contenu, mais non pas de logique, pour parler d'État, de marché, de politique, de justice sociale. Le recours à la sorcellerie est lu en rapport aux processus contemporains, avec une accentuation toute politique, selon ce que suggèrent John et Jean Comaroff. Ainsi, la sorcellerie aide à comprendre certains aspects du combat politique des élites ou de la politique « par le bas »,

tout en étant un moyen largement utilisé pour obtenir des résultats sur l'arène nationale, rompant avec la vieille association entre sorcellerie et atavisme. À ce sujet, il est toutefois regrettable que l'auteur ait choisi de ne pas citer l'œuvre de Marc Augé sur la logique de l'accusation¹. Le choix de non-exhaustivité est en soi tout à fait légitime et inévitable, mais la prise en compte de cet auteur lui aurait certainement permis d'avancer d'une bonne dizaine d'années la reprise de l'intérêt des anthropologues pour la sorcellerie africaine en tant qu'expression de la modernité et de ses dynamiques, sujet sur lequel l'analyse de P. Geschiere est toutefois des plus concluantes.

Pour finir, une question demeure ouverte : une définition globale de la sorcellerie africaine est-elle possible ? Quatre siècles de discours européens sur l'Afrique nous ont-ils légué une vision d'ensemble d'un phénomène réellement unitaire, ou bien s'agit-il seulement d'un effet de normalisation dû au prestige durable de la « bibliothèque coloniale » ?

FABIO VITI

1 - Marc AUGÉ, *Théorie des pouvoirs et idéologie. Étude de cas en Côte d'Ivoire*, Paris, Hermann, 1975.

Robert J. Thornton

Unimagined community: Sex, networks, and AIDS in Uganda and South Africa
Berkeley, University of California Press,
2008, 282 p.

Cet ouvrage consiste en une approche pluridisciplinaire de l'épidémie de sida dans deux pays : l'Afrique du Sud et l'Ouganda. Écrit par Robert Thornton, anthropologue de l'université du Witwatersrand, l'ouvrage propose une analyse inédite de ce que les épidémiologistes désignent sous le terme de « réseau sexuel » en croisant analyse anthropologique et analyse en termes de « réseaux sociaux »¹. Pensés à partir de la littérature abondante sur les « réseaux sociaux », ces « réseaux sexuels » sont définis par l'auteur comme un réseau invisible, formant une « communauté non imaginée » de personnes liées entre elles par l'échange de fluides sexuels. Ces réseaux sexuels il propose de les révéler considérant que c'est leur non-prise

en compte qui explique l'inefficacité des programmes visant à transformer les comportements sexuels. « Le changement dans la prévalence du sida est d'abord déterminé par les différences dans les configurations de réseaux sexuels à grande échelle plutôt que par les effets cumulatifs des changements comportementaux, une condition nécessaire mais pas suffisante » (p. 1).

L'auteur mobilise des approches et techniques relevant de diverses disciplines – anthropologie, sociologie, démographie, épidémiologie et mathématiques, dont les travaux développés depuis les années 1990 sur le fonctionnement des réseaux complexes (loi de puissance appliquée à l'analyse du réseau internet) – qu'il applique à l'analyse de la dynamique des réseaux sexuels. La comparaison du développement de l'épidémie en Ouganda et en Afrique du Sud à partir d'une discussion des statistiques disponibles fournit la base de sa réflexion. Ces deux pays sont emblématiques pour le premier d'une lutte efficace contre l'épidémie (le taux de séroprévalence passe de 10 % en 1985 à 24 % en 1992 pour se stabiliser autour de 10 % en 2002) et pour le second d'une moindre efficacité de la prévention (le taux de séroprévalence passe en Afrique du Sud de 1 % en 1990 à 20 % dix ans après). D'après l'auteur, ils sont caractérisés par l'existence de réseaux sexuels compartimentés dans le premier cas et par un réseau sexuel extrêmement étendu dans le second.

Afin de comprendre le fonctionnement de ces réseaux, R. Thornton s'intéresse à ce qu'il appelle la structure du contexte social et culturel de la transmission du sida et souhaite pour cela aller au-delà de questions abordées par ceux qu'il définit comme sociologues du sida (*sic*) et qui renvoient selon lui à des macro-catégories comme « richesse/pauvreté, genre, région, âge, race – et même économie et politique » (p. 31). L'auteur défend l'idée que le statut du mariage dans la société, l'organisation des unités domestiques et des règles d'héritage de la richesse et de la propriété conditionnent la nature du réseau sexuel. Ainsi en Ouganda, le maintien depuis la période pré-coloniale jusqu'à nos jours d'un système de tenure foncière basé sur le clan et la famille a permis la permanence d'un fort contrôle social

des aînés sur les cadets (héritage) et leur sexualité (alliance). Ce qui ne fut pas le cas en Afrique du Sud en raison de l'accaparement du foncier par la minorité blanche et de l'affaiblissement des autorités traditionnelles, conséquence de la généralisation du travail migrant et de l'engagement de la jeunesse dans la lutte politique contre l'apartheid délégitimant de fait la génération des aînés.

Ignorant délibérément la question de la race et présentant l'Afrique du Sud comme une nation sans hiérarchies sociales parce que sans autorités traditionnelles (significativement les différences de séroprévalence pourtant avérées entre groupes raciaux, sexe ou zones d'habitat envisagés comme marqueurs socio-économiques ne sont pas discutées), R. Thornton caractérise le réseau sexuel sud-africain par une libre circulation qui se traduit par une augmentation constante de la séroprévalence depuis le début des années 1990. L'auteur analyse ce réseau au regard des communautés urbaines où il se déploie et dans lesquelles de multiples langues coexistent et rendent ainsi difficile l'imposition d'une « conscience collective » et de normes morales fortes comme la condamnation de l'adultère et de la sexualité avant le mariage (p. 51). R. Thornton fait donc du multilinguisme un facteur pertinent pour expliquer la nature des réseaux sexuels. On peut déplorer que ces arguments *ad hoc* soient utilisés hors contexte et qu'ils ne tiennent pas compte de l'importance d'autres facteurs de cohésion sociale et d'imposition de normes, tels que les Églises en Afrique australe par exemple. L'argument linguistique est par ailleurs malmené par l'auteur qui se contredit quelques pages plus tard. Insistant sur l'amplitude du réseau sexuel sud-africain, R. Thornton précise qu'il couvre l'ensemble de la nation et sans doute l'ensemble de l'Afrique australe qui partage langues, culture et population ! Quant à l'extension et au déclin de l'épidémie en Ouganda, il les envisage en relation avec l'augmentation du nombre de contacts entre personnes et groupes de personnes avec des soldats, des transporteurs, des *sugar daddies* dans la phase d'expansion, et en relation avec la diminution des contacts entre personnes ou groupes particulièrement infectés et la population générale dans la phase de diminution (fin des conflits et décès des personnes infectées).

L'auteur présente ensuite une synthèse convenue des caractéristiques de l'épidémie dans les deux pays (développement et réponses politiques), une histoire qui par ailleurs a fait l'objet de nombreuses publications certes francophones mais également anglophones et qui ne sont pas discutées. Le lecteur peut parfois être gêné par une argumentation parfois insuffisante. Ainsi en Ouganda la préexistence de catégories nosologiques se rapprochant des symptômes du sida (*silimu*) aurait facilité l'acceptation locale de la maladie tandis qu'en Afrique du Sud la conception de la sexualité comme échange de fluides inscrivant les individus dans le temps (générations) et dans l'espace (alliances) est considérée comme un facteur à prendre en compte pour comprendre les proportions de l'épidémie. Mais l'argument discuté pour un pays ne l'est pas pour l'autre ce qui aurait pourtant permis d'interroger sa pertinence et de complexifier l'analyse.

La présentation des deux pays aurait gagné à être illustrée de cartes, et il est discutable que les inégalités ne soient pas envisagées dans leur impact structurant sur les réseaux sexuels. La production des statistiques utilisées n'est pas suffisamment discutée. Enfin, les chiffres concernant l'Ouganda ne couvrent pas le nord du pays qui reste encore aujourd'hui hors d'atteinte de l'État en raison de l'insécurité qui y règne, de même le faible taux de sida en Afrique du Sud en 1990 (1 %) doit être relativisé en raison de l'absence de services de santé efficaces dans les anciens *homelands* et du renvoi systématique pendant l'apartheid des Noirs qui, travaillant dans les zones blanches, étaient découverts séropositifs. L'ensemble de cet ouvrage d'anthropologie manque singulièrement de données ethnographiques de première main (quelques *focus groups* sont mentionnés) qui pourraient permettre d'illustrer empiriquement la façon dont les individus négocient une place dans ces « réseaux sexuels ». Si la démarche pluridisciplinaire de l'auteur est louable et l'enjeu de la compréhension d'une épidémie qui touche particulièrement le continent africain suffisamment important pour justifier l'entreprise, le manque de données empiriques et la grande place laissée aux modèles plutôt qu'à l'expérience des acteurs en diminue la portée heuristique. Le dernier

chapitre consacré à des recommandations bien peu réalistes témoigne ainsi des limites de l'analyse.

FRÉDÉRIC LE MARCIS

1 - Alden S. KLOVDHAL, « Social networks and the spread of infectious diseases: the AIDS example », *Social Science and Medicine*, 21-11, 1985, p. 1203-1216.

James A. Pritchett

Friends for life, friends for death: Cohorts of consciousness among the Lunda-Ndembu
Charlottesville, University of Virginia Press, 2007, XII-266 p.

Les Lunda-Ndembu occupent une place de choix dans l'histoire de l'anthropologie en raison des travaux célèbres que leur a consacrés Victor Turner, figure marquante de l'École de Manchester¹. À partir d'un long travail de terrain conduit trente ans plus tard dans cette même région de l'extrême nord-ouest de la Zambie, à la frontière de l'Angola et de la République démocratique du Congo, James Pritchett nous offre une nouvelle image de cette société en s'attachant à montrer comment, malgré l'absence d'urbanisation et une situation géographique périphérique, les Ndembu participent pleinement d'un univers social déjà largement globalisé. Pourtant, c'est moins l'étude de la société ndembu dans son ensemble qui fait l'objet du livre de J. Pritchett que celle d'un sous-groupe bien particulier. L'unité sociologique de référence est un groupe d'une douzaine d'hommes nés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et ayant grandi sous l'influence d'une mission catholique fondée par des pères franciscains américains au début des années 1950. La singularité de ce groupe d'amis doit être relativisée car si les Ndembu ne connaissent pas d'institutions comparables aux classes d'âge des sociétés pastorales d'Afrique de l'Est, les hommes n'en traversent pas moins collectivement les étapes de la vie en revendiquant leur appartenance à un sous-ensemble de leur génération d'âge, groupe nommé et reposant principalement sur l'amitié élective et l'affirmation publique d'un certain « style » (vestimentaire, linguistique, musical, etc.). La